

Art précaire



cité Jacqueline Auriol | Coulounieix-Chamiers
festival Looping #6 | 26 juin - 1^{er} juillet 2023

compagnie Ouïe/Dire | résidence Vagabondage 932
avec Louise Collet, José Correa, Tangui Jossic, Laurent Lolm de, Isabelle Duthoit,
Troubs, Élise Mortecrette, Joël Th pault, Frédéric Le Junter, Marc Pichelin

Marion Renauld

.0.

Ce qui saute aux yeux, c'est la débrouille, la bricole et quelque chose comme l'amitié. Il y a aussi un foutu sens de la beauté, et toujours ce mot de « sensible », la part fragile des relations vivantes. Tu reviens de cette semaine de création continue et tu penses à ça, à l'art pauvre et aux précaires des cités.

Après quoi tu découvres l'étymologie de « précaire ». Du latin « *precarious* », qui signifie « obtenu par la prière », donc pas très assuré. En droit, cela désigne tout ce qui ne s'exerce que par une tolérance qui peut cesser, une permission révocable. Alors par extension, c'est ce qui est instable, incertain, éphémère. Le précaire, néologisme de la sociologie et mot-valise formé à partir de l'union de la précarité et du prolétariat, désigne la classe sociale des travailleurs précaires et des chômeurs. Précaire est ici le travail salarié sans sécurité de l'emploi, cette astuce utilisée par les entreprises pour accroître leur flexibilité. Les synonymes de l'adjectif, globalement et selon les cas, sont délicat, fugace, périssable.

Tu cherches encore ce que dit « pauvre ». Qui a peu de ressources financières, peu de biens. Un quartier pauvre est un lieu habité par une majorité de personnes qui sont comme ça, dépourvues, presque dépossédées. Contraire de riche. Peu substantiel, maigre en idées, manquant d'éléments constitutifs essentiels. Terre, sol ou région peu fertile, peu important, sans grande valeur. Et puis qui inspire aussi la pitié. Qui indique une certaine commisération à l'égard de gens qui sont à plaindre. Gens dans le besoin. Voire morts. Indigents, miséreux, minables, ridicules, dérisoires. En somme l'antithèse de tout ce qu'on pourrait jamais désirer être.

Et pourtant tu connais l'art pauvre, *arte povera*. Sobriété, banalité, immédiateté. Des années 60 à maintenant la lutte, chaque jour plus urgente, contre l'épouvantail de la croissance. En commun : une franche opposition à ce monstre de société industrialisée et consumériste. Trois fois rien est bien suffisant, est juste et enviable. Art fragile, art des vulnérables. Art passager comme chacun chacune passager.

Concrètement de quoi nous parlons. On parle d'un quartier prioritaire avec des jardins ouvriers le long des voies ferrées. D'un quartier où ça détruit et d'un jardin qui renaît. On voudrait parler de la vie où ça grouille de fantômes. Et parler de présence parmi des solitudes. On voit partout que c'est précaire, que peinent les moyens et qu'on fait ce qu'on peut où tout s'effondre presque. Il faut tant s'activer pour deviner ce qui est possible, œuvrer pour dans cent ans.

La débrouille, la bricole, les relations amies. Et la mutation des élans. Histoire de nous frôler pris dans des émotions qui ne font pas de mal.

.1.

Le dimanche soir quand tu arrives dans le quartier, en allant faire trois courses tu découvres un tigre. Un jouet en plastique, tombé pas loin de la chaufferie qui est seule survivance, et non prévue, de la destruction du bâtiment E ter. Il gît sur le flanc gauche. Tu le ramasses et le poses sur ses pieds au-dessus d'une borne de fils électriques. Plus tard quand tu repasses, à nouveau le tigre est à terre. Les choses ont une vie cachée.

Aujourd'hui à la place du bâtiment mort, il y a une esquisse de jardin, c'est-à-dire ça et là des tas de terre noire et des sortes de caveaux en planches de bois jaune dans lesquels ont été plantés des débuts de légumes, fleurs et autres herbes, assoiffés. Et puis il y a aussi la cabane de Joël. Celle qu'il avait construite pour l'autre jardin là-bas en bordure de cité avec son immense préau en béton et qui n'aura duré qu'un an, avant le promoteur et ses futurs logements semi-privés. Alors la cabane a migré ici. Joël l'a adaptée au nouveau terrain, lui a fabriqué un escalier à rampes, une table et récemment un banc pour s'accouder devant + des étagères protégées de la pluie par des plaques de plexiglas transparentes. À la place du bâtiment mort, il y a donc l'essentiel : un abri de fortune dans un quasi-jardin. Tu vas pour installer le tigre sur l'une des poutres quelque part, entre sol et toit.



Au lieu que rôde le fauve, l'accueillir. Il y aura toujours des fauves. Au lieu que de les décimer, prendre leur peau, laisser le reste aux charognards, au lieu que de les dresser, nous apprivoiser. Et au lieu des vrais fauves en chair, des jouets en plastique. La massification des babioles, l'exploitation des travailleurs, le marché mondialisé, un tigre à Chamiers. Au lieu que de jeter tous les produits de l'esclavage moderne, bondir sur la rareté. Le tigre a fière allure. Libre, indocile, gueule ouverte. Disant la jungle urbaine, offrant de miniaturiser le danger, de surprendre au détour, rappelant que rôdent les puissants, les forces de domination, et qu'il n'est qu'à jouer avec nos chairs plastiques.

Quand tu arrives à la cabane, il y a des enfants. Comme des oiseaux, à la cabane, les enfants viennent un temps et repartent aussi vite. Ô sauvage enfance. On discute. Tu leur demandes s'ils veulent poser pour faire une photo et l'envoyer à Joël. Tu sais qu'il aime ça, les spontanés complices, et eux sont d'accord.



Ils disent qu'ils ont déjà mis des jeux à eux dans les étagères. Le service public direct, sans fond. Sur fond propre. Et ce qu'ils ont mis dans les étagères, ce sont des

jeux de construction, cubes en bois dont certains colorés avec des angles arrondis, planchettes de versions de Kapla sans la marque, auxquels s'ajoute un autre jeu avec des cartes sur chacune desquelles il y a une lettre, pour juste faire des mots, et un atlas du monde. Édifier, exprimer, explorer. La base, donc, à la place d'un bâti HLM. Pas du tout la caricature de ce qu'on nous fait croire, pas de l'électronique parce que certes, ce serait volé, et qui craint l'eau, pas du tout des super-héros, pas des figurines tirées de dessins animés, pas des choses laides et aliénantes. Rien que l'élémentaire pour de l'architecture, du langage et de la connaissance.

Le lendemain, bon, le tigre n'est plus là. Tu le cherches alentour. Il est tombé à quelques mètres. Tu le remontes sur la cabane. Les choses ont une vie autonome. Le surlendemain, évaporé. Disparu pour de bon. Adopté sans doute. Parti voir ailleurs. À la différence des oiseaux, les fauves rôdent un temps et semblent ici nomades. Il ne faut pas trop s'attacher. C'est l'impermanence des choses. Chaque jour cette semaine-là, à chaque fois que tu passes, tout a changé de place. Le vent disperse et comme le vent, les enfants disséminent. Ça veut dire qu'il y a des usages. Choses manipulées sans arrière-pensée, choses prises en main, collection d'instantanés partagés. Évidemment que ça n'est pas gagné, les attentions délicates. Les « range ta chambre » et compagnie. Si au moins le bordel est un joyeux bordel.

À partir de l'enfance et à partir du peu, un peu brusque un peu rustre foutraque un peu maladroit mais très instinctif, très animé, plein de l'envie de ne pas s'amuser tout seul chez soi, à partir de cela, des étagères vides et des choses qui surgissent, poursuivre le geste premier. Outiller pour intensifier les temps d'espace commun. Espace social et temps ami. Alors le vendredi matin avec Joël, direction Emmaüs pour trouver de quoi renchérir. Histoire que les gamins s'amusement.

Joël il dira Non, pas s'amuser. Inventer des mondes.

Pas divertir au sens latin de détourner l'argent public, pas non plus ce sens vieilli d'une appropriation illégitime. Pas s'évader tout court, pas dérober, ne pas se détourner. Comme une rivière, plonger dedans. L'Isle fait une boucle en bas de la ville et la une du nouveau numéro du *Voltigeur*, le journal local tout juste paru. Inventer des mondes dans le monde. Élargir l'horizon. Aller chez Emmaüs parce que c'est à côté, ça aide, surtout parce que tu sais que les sous tomberont dans des poches qui ne débordent pas.

Et que les choses ont non seulement une vie, mais une seconde vie.

Vous choisissez des jeux en bois, des livres et des animaux. Des contes, un dictionnaire, des manuels de bricolage et d'activités manuelles, ce qu'on peut faire du bout des doigts avec trois bouts de ficelle. Des mains demain. Engrais coriace pour un futur, vas-y, anarcho-digitaliste. Et même cosmocratique. Le cosmos aussi a une vie, entre autres animale. Donc une vache, un cerf, un âne, un pingouin, une grenouille, un

serpent. Un album de *Pierre et le loup* avec la partition de chaque personnage, où tu vois le canard dans le ventre du loup. Un domino des fruits. Un coffret d'histoires des années soixante, illustrées par des gravures en noir et blanc. Une boîte de crayon dans un étui qui fait comme pour un ouvrier. Ouvrir, œuvrer. Semer des graines comme des œufs. Éclorre complices et spontanés.

Et enfin deux camions de pompier. Initier des vocations. Pendant que la France brûle à cause d'un gosse qu'un flic a tué. Point. La rivière qui s'assèche et les volcans qui grondent à l'intérieur de nous. L'air et la terre sont déjà là. Il y a eu grand vent, pluie fine et nous, hoquets de boue. Demeurent l'eau et le feu. Il y aura la suite sinueuse de gouttières en bambou jusqu'à un arrosoir, enfin deux barbecues pour inviter tout le monde.

Une précision : le serpent fut cadeau, le coffret fut cadeau et les J'aime Lire *idem*. Merci Emmaüs, à qui tu dis que c'est pour les enfants du quartier, et bim. Qu'on ne dise pas que plus personne fait rien gratos. Comme Gilbert, rencontre du jeudi, qui en a bien fini, lui, de faire des cadeaux, parce que la vie lui a appris. Ce que c'est triste.









.2.

On parle de quoi ? De « baigner dans un contexte ». C'est par exemple ce que dit Gilbert à propos des « jeunes de quartier », quand on échange comme ça sur les derniers événements, les « émeutes » en cours, l'ambiance générale. Ah ça oui on peut discourir longtemps. Ce qui compte est ce qu'on tente. Gilbert considère que maintenant les jeunes sont trop regardants dès qu'il s'agit de bosser, qu'à son époque on ne rechignait pas, on savait que c'était dur et voilà tout. L'acceptation de la contrainte. Plier l'échine. On rend naturel un état de fait qui n'est pourtant que contingent. Tu reconnais que ça craint. Tu hoches la tête, tu l'écoutes, tu dis qu'il reste des choses à comprendre, qu'on ne digère pas facilement l'histoire de la nation, le temps des colonies, l'absolue victoire du capitalisme, les lames de fond du virilisme. La totale. C'est beaucoup trop facile d'en vouloir aux parents, de limiter le contexte à la famille alors qu'on sait très bien qu'il est idéologique, politique, odieusement systémique. Gilbert dit que dès 6 heures, tous les matins, il va marcher, et là les gens se disent bonjour. Il ne dit jamais plus bonjour que les matins. Après ça se gâte. Qu'est-ce qu'on fait la journée ?

Par exemple, cette semaine. Une collection d'essais qui montrent qu'on a tort de généraliser. Au pire. Qu'on peut croire au meilleur. Ou disons faire au mieux. Et bien sûr ce n'est pas *one shot*. L'énergie est en continu, les actions sur des années.

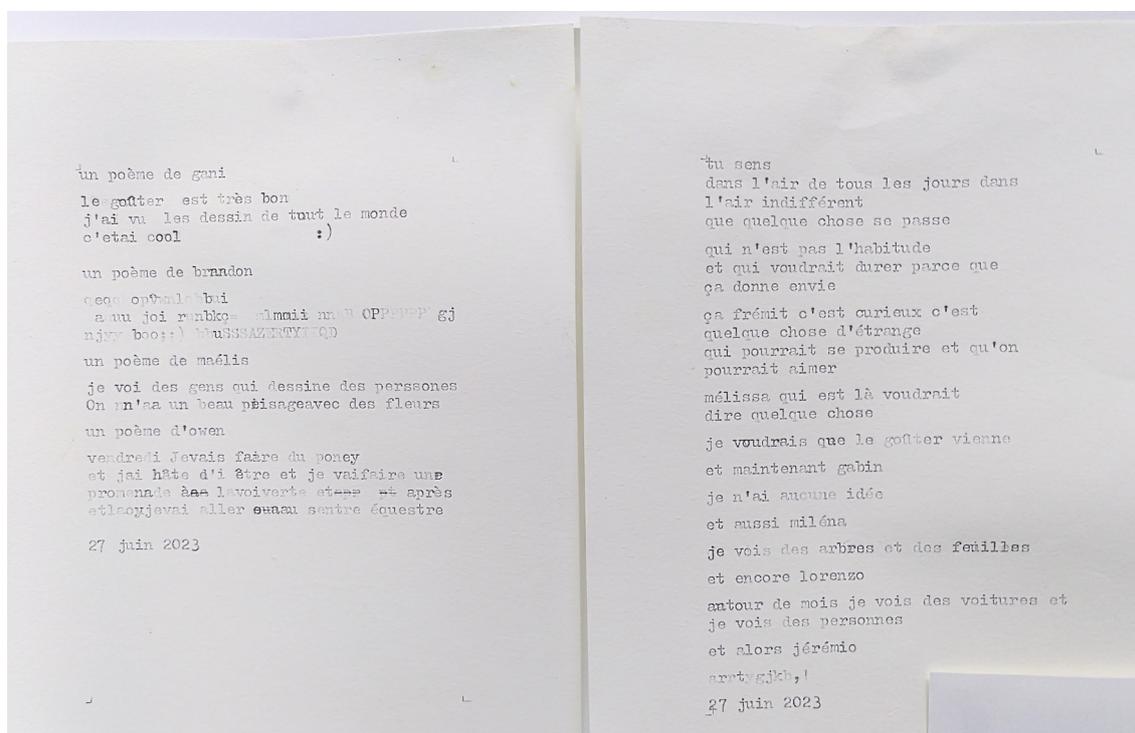
En vrai on n'a pas le choix.

Donc le mardi, mise en place de l'exposition des travaux des élèves de l'école du quartier, réalisés depuis septembre avec Laurent, Armelle, Tangui ou Louise. Quatre sujets tendance dessins. Des portraits face-à-face de ta tête par moi et ma tête par toi, des vues de ou depuis la cabane de Joël, des cartons verticaux pour imaginer l'école du futur, créatures martiennes et toboggans géants, et puis « dessine tes *shoes* », tu poses ta chaussure sur la table, tu la croques et tu ajoutes une phrase qui succinctement raconte ce qu'avec elles tu vis : je vais partout avec mes chaussures, mes chaussures me font rêver, grâce à mes chaussures je vais plus vite, plus haut, plus loin, *et cætera*.

En résumé : de haut en bas de soi, et du plus proche au plus distant dans le temps et l'espace. Des feuilles et des crayons, un peu de patafix et ce soin au contexte, l'attention délicate. Ce qu'on voit et ce qu'on voudrait. Exercices auxquels des adultes auraient tout autant besoin de s'adonner. Et le plaisir au bout des doigts. Les câlins des gamines qui t'attendent à chaque séance, enfants qui majoritairement sont pourvus de ressources, il suffit de permettre les occasions.

Le mercredi sera goûter devant le cockpit, le nouvel espace enfin prêt pour la compagnie Ouïe/Dire au rez-de-chaussée du bâtiment D, juste à côté d'un passage qui le troue et dans lequel on a collé les affiches du festival Looping #6 de la semaine, celles

que les enfants avaient dessinées au feutre noir, qu'on a sauvagement collé la veille et qu'ils sont venus colorer au début de l'après-midi. Dit autrement, c'est d'abord le vernissage de leur exposition à l'école, puis une traversée de pelouse jusqu'au passage devenu galerie Zigzag 2 (la première ayant été détruite en même temps que le bâtiment C, il y a déjà un an et demi), pour finalement goûter. Dans la cinquantaine de personnes, il y a Élise, Troubs et Lolmède qui dessinent en *live*, entourés de curieux. Ils dessineront chaque jour ce qui se passe, accrochant au fur et à mesure sur le mur du cockpit, en face de l'entrée. Et c'est clair que les enfants jouent plus que les adultes. Tu es là aussi avec ta machine à écrire. Forcément ils veulent essayer. Chacun leur tour, ils frappent une ou deux lignes et comme les oiseaux, s'envolent aussitôt le point final.



Ça commence à prendre forme, à doucement se peupler. Le contexte est clément, on se baigne dans les sourires, on aime se reconnaître dans les traits soudains, on aime voir le quartier comme le voient les dessinateurs, on aime se mélanger. Pas tous, pas toutes, pas tout le temps, pas n'importe comment, on aime ou on n'aime pas se découvrir dans le Voltigeur, on se demande pourquoi on n'y est pas, de toute façon ça fait des émotions. On ne pourra pas dire qu'on n'a pas essayé.

Essayé quoi ? Mais de se débrouiller plutôt que se brouiller, de bricoler des ponts entre des mondes étanches. Des copains et des jeux.



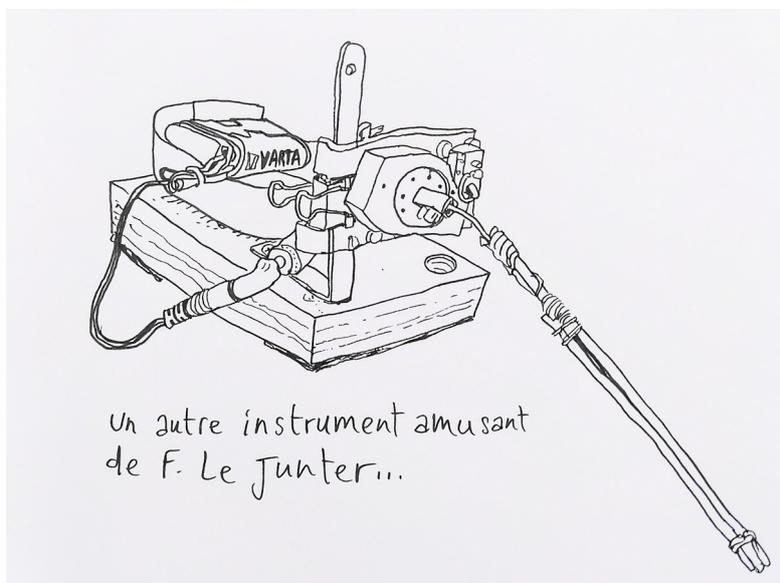
Jeudi on était au jardin 62, parmi les anciens jardins ouvriers devenus familiaux. C'est fou qu'à quelques centaines de mètres d'une instance de ces grands ensembles en béton et polystyrène, on se sente dans la nature. On en cause au prochain chapitre.

Le vendredi ça a été le concert de Marc et Frédéric. Dans l'herbe entre les arbres à côté du cockpit. Un truc drôle doux bizarre, encore de la bricole dans l'improvisation. Des ustensiles de cuisine pris pour des instruments, des machines de bric et de broc, les paroles des chansons de Frédéric, un deux quatorzième degré. Sur le programme, écoute la présentation : « Karcasse fait du bruit en frottant des chardons, en chatouillant des électrons, en grattant les cordes, sans oublier l'air dans les élastiques. Moteurs, électricité, débris, potentiomètres. Un corps à corps bancal. » Frédéric il dira plus tard que c'est à partir d'une « collection de moments intenses » qu'il a eu envie de faire ça, parce qu'alors il pensait que ça y était, le monde était enfin vivant. Faire durer cette sensation. Le souvenir du bruit de la voiture sur le pont métallique, la radio qui grésille, des bouts de carton et de la colle, il répète « de la colle » et tu comprends que ça change tout, on peut assembler. Après, quand ça se complique, quand tu ne sais plus faire tout seul, il y a toujours quelqu'un pour te filer le coup de main. Probablement qu'avec sérieux, on appelle ça de la musique expé.

Sans modèle convaincant, on est voués à expérimenter.

En gros c'est difficile de résumer. Il faut imaginer un public non-acquis. Un public oublié à qui on mâcherait tout si on n'était pas vigilant, à qui on ne proposerait que des noms de réseaux sociaux, histoire de s'assurer la foule, les subventions, la

réussite de ces droits culturels sur lesquels tardivement on a osé légiférer, parce que quand même, l'espèce de culpabilité des élites. Mais non. Ici on est, comme dit Marc, « modestes et ambitieux ». Et quelque chose est beau dans la rencontre de mondes si souvent donnés comme étanches. Il faut imaginer les habitants sur les balcons, venant jeter un œil, et ceux qui sont assis et qui rigolent quand chante Frédéric, « bienvenue à la station plaie, en anglais *welcome to the playstation* ». La déviance qui nous fait vibrer d'être là dans les herbes à nous décarcasser pour nous émerveiller.



Et puis le samedi vers 17h30, alors qu'on craint la pluie mais qu'elle aura cessé, alors qu'il y a ce vent qui menace les voix, c'est la pièce de théâtre du conseil citoyen. Un moment intense. L'éternuement du contexte, l'espèce de chœur des vaincus. Un chœur avec des enfants et des vieilles, des couleurs de peau, rides voile fauteuil roulant accents dans les répliques, trous de mémoire et tons portés plus haut, plus loin, si justes, poussées de cœurs pris dans l'urgence de dire ce qu'on ne peut pas taire. Ô la précarité.

Ça te saisit la gorge. Ô l'étreinte populaire.

La débrouille pour avoir le droit, pas même à la culture, mais le droit d'exister. Encore. Pauvre n'est pas un péché, c'est un effet. De scandaleuse saleté d'intentions cannibales. Tu les vois dignes. Faibles. Sincères. Et se décarcasser pour pas se laisser faire, pas crever. Tenir tête. Viscéralement tu penses que dans la vraie vie, ce n'est pas par la prière qu'on obtient quoi que ce soit, un logement, un boulot, le respect, la justice. Ni par la prière, ni par les supplications, la pitié ou l'éthique. Si jamais on peut espérer obtenir quoi que ce soit. Il faut se fédérer en conseil citoyen, lutter lutter lutter, résister, dénoncer, faire masse et front et cause commune et alors dans ce cas, ici tout près de la cabane de Joël, c'est du théâtre politique. Les chaises en plastique et le jeu des actrices (seul un enfant est masculin), les mimiques et les scènes, dérisoires. C'est la fierté d'être capables.

On dira à la fin qu'ils ont été touchants. On sait que ça ne suffit pas, les émotions, le rouleau d'inégalités passe dessus sans pleurer. Qu'il faudrait rejouer la pièce, par exemple dans les écoles et collèges et lycées, à quoi bon ça répond par une question de budget. Ce qui fut dit fut dit. Comme les oiseaux, les paroles aériennes. Comme les fauves tournant dans leur cage, l'espérance de la liberté.

Comme trois fois rien du tout, être dans le puzzle, participer un peu, beaucoup, passionnément. Ce qu'on fait d'une journée. Parce que c'est toujours toujours le même défi, continuer à croire qu'il n'y a pas que ça, que la bataille des jours chaque fois contre la peine, qu'on ne rit pas seulement pour la compensation, qu'on a encore de quoi désirer nous lier, malgré tout, malgré nous, malgré nos impuissances et nos cœurs déphasés, qu'on ne fait pas semblant, qu'on est vraiment capables de faire attention et de panser penser agir aimer aider malgré tout, malgré nous, et que le défi vaut tous les ratés du monde, qu'il n'y a pas que ça, que cela qu'on consomme et vite nous consume et divise et oppose et puis chacun pour soi, son confort, ses efforts et tant pis pour le reste, tant pis pour les autres, il faut savoir se battre et savoir ignorer, faire le tri, faire sa place et quoi se mettre bien, s'écouter, protéger son petit périmètre et voilà c'est comme ça, de toute façon c'est dur et c'est sans solution et pourtant chaque matin, foutu sacré matin, tu signes tu re-signes l'aberrant défi d'y croire sans le voir et d'œuvrer à l'aveugle à la beauté malgré.

Le jardin 62 fait partie des Jardinots qui suivent les rails en contrebas de la cité. Cela fait quatre années que Joël y travaille, quand il vient. Quand il n'est pas occupé dans le quartier, à construire son embarcadère ou à le déplacer, à aménager le jardin du préau en disposant en demi-cercle les portiques en tubes de métal bleus qui servaient pour les cordes à linge et qui ont vu pousser des courges, en arrangeant une structure de plus de dix mètres sur trois de hauteur en branches de noisetier pour les haricots, en fabriquant un plateau dans un arbre pour jouer perché, encore en soulevant au moyen de troncs, ici à plusieurs, les bancs de béton plus lourds qu'un âne mort jusqu'à les installer en face du préau, préau sur le toit duquel il accrocha de quoi suspendre une toile immense pour le film de Kamel, il y a un an, au dernier Looping. Entre autres.

La pointe coupée d'une tige ligneuse avec ses ramures, écalée beige et douce enfoncée dans la terre, à l'envers, devient une araignée sur laquelle les enfants grimpent, s'agrippent et sautent. Celle-ci fut capturée par les gars des services techniques de la ville, pour être relâchée sur le nouveau jardin, à l'emplacement de feu le bâtiment E ter. À côté de l'embarcadère. Des gamins du centre aéré l'ont récemment peinte avec Joël, ça égaie un peu. Zébrée de peinture. La bestiole des savanes peut apaiser les fauves.

Le jardin 62 est un espace artistique et potager. En quatre ans, il en a déjà vu pas mal. Dessins, peintures, fresques, propositions musicales et poétiques, ateliers avec les enfants du coin, provision chronique d'aromates et autres comestibles. Cette fois c'est l'exposition de Joël, le « Jardin de curiosités » : *land art* entre les allées, *arte povera* dans la cabane améliorée et performance le jeudi soir, lui, Isabelle et moi. Ce qu'on comprend de ça. Comme s'il n'y avait pas tant à dire, juste sentir, entendre et voir. De la présence. Précaire. Délicate fragile fugace brute profonde lente dense et plus légère qu'une bulle, une graine, un œuf, des vis et des cordes. Des cailloux qui chuchotent.

Joël côtoie les jardiniers des autres parcelles et il sait ce qu'ils pensent. Que chez lui c'est un peu foutraque. Par rapport. Ce n'est pas une compétition mais une vigilance, une sorte de légitimité en jeu, des œillades en passant, on jauge le nouveau venu qui n'est pas même du quartier, on le charrie, on s'en approche pour voir comment s'en sort l'artiste, à quel point c'est un pair. Les relations cordiales. Presque d'émulation. Comme il y a toujours à apprendre, l'intelligence de terrain, savoir-faire des terreux, des taiseux.

Ça n'empêche les bavardages. Échanger des astuces, des produits de la terre aux mains vertes grattées. Tout bruisse et peut intriguer. La bricole, la débrouille, l'effet de la sueur, un certain équilibre entre ce qui se mange et ce qui se contemple. Ô l'appétit spirituel. La fringale malicieuse. Joël. Paysan des sphères. Ton jardin qui s'enchant par la beauté des simples. Objets de hasard, choix de compositions dans un souci de sens.

Ça te prend dix minutes pour t'éloigner de la cité, c'est comme passer à autre chose, mais non. Les jardins étaient pour les ouvriers, surtout les cheminots, les logements pareil. Tu vas à pieds par un étroit sentier, calme et plein, bordé de haies qui ne font qu'attiser l'envie de voir encore. Et bon, une fois arrivé là au jardin 62, à tenter de décrire tout ce fouillis soigné qui s'offre peu à peu, tu te rends bien compte que le regard va trop vite, oubliant les détails alors que cela seul compte.

Entre.



Les sept têtes du portail te protègent. Têtes de sphinx, de douceur déformée. Le monde est impossible. Il faut nous apprécier. Le monde est saturé de grâces. Penche-toi, encore n'importe quand, n'importe où le monde étonne.

Alors. Dehors et dedans. Dans les allées, dans la cabane, sur la terrasse couverte et jusqu'au mur du fond, immense, laborieux. Quelque chose perce saturé. Comme si partout fouissait d'invisible, partout l'éphémère, ce temps, Joël, dont tu m'écriras, qu'il « nous avale comme de frêles embarcations ». Nous voyagerons donc. Parce que ce que

tu montres, en somme, semble se rire de nous, d'un rire gentil, gonflé de son histoire, d'un reflet d'affections, de secrets vieux et sages. De pensées longtemps tamisées.

Dans les allées alors, des structures à l'air libre. Bambous coupés dans la longueur en six ou sept pour les plantes qui filent. Branche aux allures d'un homme qui court, il suffit presque de suivre les veines pour faire paraître le profil. Discret. Plus loin, une pelote aérienne aérienne devant une nasse sur ses jambes hautes comme un long nid d'où vogue vole une boule de mousse. Le tuyau rouge pour l'arrosage serpente droitement au-milieu des cultures. Et puis deux vieilles petites piscines plus une baignoire jaune à fleur de sol, quelques poissons et deux grenouilles qu'on guette en passant, au pied des framboisiers. Grenouilles que tu as rapportées d'un étang près de chez toi, « grenouilles de baignitier », tu diras. On peut sauvagement bénir.



Après c'est la cabane. Que tu as retapée, que tu as protégée en ajoutant un toit par-dessus celui d'origine, que tu as prolongée avec la terrasse couverte à l'arrière. Tout bois. Gestes premiers. Ici pour l'occasion tu l'as repeinte aux couleurs de l'abbé pierre,

les pots glanés à Emmaüs, pinceau mille fois caressant bleu et blanc sur le vert SNCF, avec la lumière de fin d'après-midi c'est à peu près exquis. Pour l'occasion encore, juste en haut de la porte, au spray doré tu bombes les lettres MUSEUM. On va pas lésiner. Et franchissant le seuil, une flopée de merveilles.



Art pauvre. Ce qu'on jette fait mal au cœur. Ceux qu'on rejette font mal au cœur. Ce qui est là, gratuit, désuet, sans valeur, vaut. Matériaux pauvres. Émois insignifiants. Liste de choses qui sauvent. Trois fois rien de tout n'est déjà pas rien. Et ô la pédagogie du regard, quand tout révèle du lien.

Les galets que tu vois sur l'étagère en face, par exemple. Exhumés alors que tu étais en train de construire l'autre cabane embarcadère, dans le jardin du préau derrière le bâtiment C détruit. Tu m'en avais envoyé une photo pour que j'aie « une idée de ce monde invisible sur lequel on marche. Le lit de la rivière préhistorique en quelque sorte, et bien d'autres passés secrets. À côté, l'histoire du bâtiment C aura juste été un souffle de vie éphémère mais combien dense. ». Plus tard, une autre photo de ces mêmes galets

dormants, et la suite : « ils ont traversé une grande partie de l'âge de la planète. Ils ont dû être liquides au départ, montagne ensuite et ils ont suivi les glaciers, roulé dans les torrents, parcouru différentes ères et un jour s'arrêter usés, et encore repartir comme des migrants, recasés, repolis, pour arriver enfin à Chamiers, bien avant que des humains ne donnent un nom à la rivière qui connaissait alors un lit plus calme. Dans un avenir qui nous échappe, ils repartiront ». Entre parenthèses, tu notes leur dimension semblable à « des boules de pétanque », écho aux joueurs du quartier, échos en dentelles profuses et qui nient la bêtise d'innovations hors-sol.

La cabane au départ c'est ça : des trucs posés les uns à côté des autres, une expo art brut & objets trouvés. Après seulement tu te mets à comprendre les traits d'union, l'agencement, une espèce de tendresse rugueuse qui conjugue les disparités. Et puis tu en parles et alors tout s'éclaire. Rien n'est n'importe quoi ni n'importe comment. C'est toi, c'est ici et toute l'histoire du monde, des bris recomposant l'entière condition.

Là où étaient dessinés les contours des outils du jardinier de base, tu ajoutes les tiens, ceux d'os d'animaux au hasard de tes routes, instruments initiaux.

Au centre de la pièce, il y a cet ours en charbon. Coller chaque morceau est lent. Il est posé sur un pavé de polystyrène, de ceux qui ont servi à soit-disant isoler la façade du bâtiment E, directement vissés dans la pierre de taille. Le crissement de la perceuse dans la pierre, tu t'en souviens. Et à la place du cartel de présentation, un thermomètre. Alors tu dis : c'est le réchauffement climatique. Autour du cou, un attrape-rêve.

Il y a aussi une pierre rapportée du chemin du facteur Cheval, du genre qui lui a soufflé des décennies de travail quotidien pour édifier son palais idéal. Tu es clairement de la famille des laborieux du quotidien. Qui ne se demandent pas à quoi ça rime, qui font œuvre modeste et finalement nécessaire.

Il y a une guirlande avec des couvercles de pots de peinture et leurs couleurs aléatoires, une vieille théière plus que rouillée, un chariot granuleux, d'étranges formes végétales et une faux dont tu as remplacée la lame par de longues plumes blanches. Tu dis : rendre la mort plus angélique.

Sur la porte du coffret de secours fixé au mur à gauche de l'entrée, là où sont les contours des outils et des os, et qui contient notamment une bombe anti-moustiques très utile, tu as collé le crâne d'un chat. Tu l'as dégagé du compost quand tu as commencé à t'occuper du lieu. Et comme ça tu en fais un ANGE-GARDIEN du 62, écrit en toutes lettres, tu voulais écrire « mange-gardien » mais non, tu l'as mis là sous des barreaux, sorte de totem de circonstance. Oublier n'est pas une option, les choses résistent et donc, nous inventons avec.

Je pourrais faire un plan de la cabane, ça serait sans doute plus facile. En gros, il y a la porte tout à droite, donnant sur cette première salle, ensuite un minuscule passage,

puis une seconde salle qui a deux murs vitrés et qui amène sur la terrasse couverte. Et dans ce passage, à gauche, tu as accroché un panneau de bois fiché d'une sonnette, une ancienne alarme de train. Au-dessus, la peau d'une grenouille aplatie. En-dessous, la photo noir et blanc d'une tête d'homme reposant sur un crâne, les yeux fermés. C'est un homme de Polynésie qui dort sur les restes de son ennemi, parce qu'il y a là-bas cette croyance selon laquelle, quand tu as tué ton ennemi, tu dois dormir sur son crâne. En bas, cette phrase que tu as inscrite : Méfie-toi si tu réveilles le primitif qui rêve en toi. Alors, pour ne pas être seul, tu as épinglé une autre photo dans l'espace qui reste en haut de la porte avant la salle d'après, celle d'une fresque du Laos vue lors d'un de tes voyages. C'est une femme qui sommeille en rêvant d'un éléphant. Probablement que c'est mieux de rêver d'un éléphant plutôt que de réveiller les forces obscures. Et puis, en face de la sonnette, le fourbi rangé des affaires qu'il faut bien mettre quelque part, bouteilles, vaisselle, ficelles et autres, et une étroite fenêtre sur le rebord de laquelle tu as posé un pot en terre, le plus petit qui soit, mignonnerie vide, produit de la production en série qui parfois peut être émouvant. Vide. Par quoi pourquoi remplir.

Dans la seconde pièce, tu tombes sur cette vitrine.



Semelles tombées dans l'eau, ronds tissés à la main, piétinements que le monde ne cesse d'absorber, engendrant tant de bulles. Tu diras que tu es un collecteur, pas un collectionneur. La différence est d'importance vu que tu ne cherches pas, tu trouves. Récoltant sans semer. Reliant sans être attaché. La rencontre fortuite.

Accroché à côté, un cadre pour une autre photo trouvée, celle d'un enfant assis par terre dans l'herbe. Autour des feuilles de chêne d'automne, le tout plongé dans de la cire. La vie brûlante. La mort qui fige. Comme dans la première salle, exposé un album ouvert pris à la déchetterie, la photo d'un homme alanguiné sur une sorte de chaise longue et l'empreinte de l'image comme un fantôme graphique sur la page d'en face. Ce ne sont qu'évanescences renées au temps présent, le halo des étoiles dont on perçoit l'avant dans nos œillères de maintenant.

La transparence des deux murs vitrés, le dedans dehors irisé, trois diapositives en verre qui ceignent les pétales d'une fleur glissée entre, ce qui passe de lumière parce que c'est ainsi, on voudrait croire que tout est simple.

Il y a une photo de Joël, une chaise au-dessus de la tête mise comme un chapeau, la photo prise par un ami qui visitait tous ses amis avec la chaise de sa grand-mère pour ce double portrait. Art, amis, anciens. Fragilité des pertes et tendresse gagnée en amours frémissantes. Comment s'en sortir sans sortir, demandait Guérasim Luca. La dernière chose avant la terrasse est un casier en bois. Dans chaque case encore, une habile concrétion, dont des visages taillés dans des bouts de tuiles gallo-romaines, un extrait de magazine sur lequel on peut lire « Histoire de la terre » et un flacon miniature d'huile servant à entretenir les fusils, datant à peu près de la guerre de 14. Artisanat, armes et archéologie. Tout ce qu'il faudrait déjà régler ne serait-ce qu'à partir de la seule lettre A.

Abacadabra. Les quatre éléments de la nature contre le nom de dieu. *Abra cad abra*. Nature culture. Tout contre. L'esprit la gueule dedans, un pied dans le langage, une main dans la terre et vaille, *vice versa*. Les pieds sur la terrasse, la terrasse de mains d'homme. Au moins que cela fût solide et étanche, large pour inviter. Il y a une carte SNCF de la France, juxté à un panneau ESPACE CONFIDENTIEL que tu plantes au-dessus d'un de deux carrés qui font office de fenêtres extérieures. Au-dessus de celui qui est un trou pur. Les arbres à toucher. Sur l'autre, on scotche le poème que j'écris pour la feuille pleine de trous que tu me donnes en disant : ça vaut bien un poème.

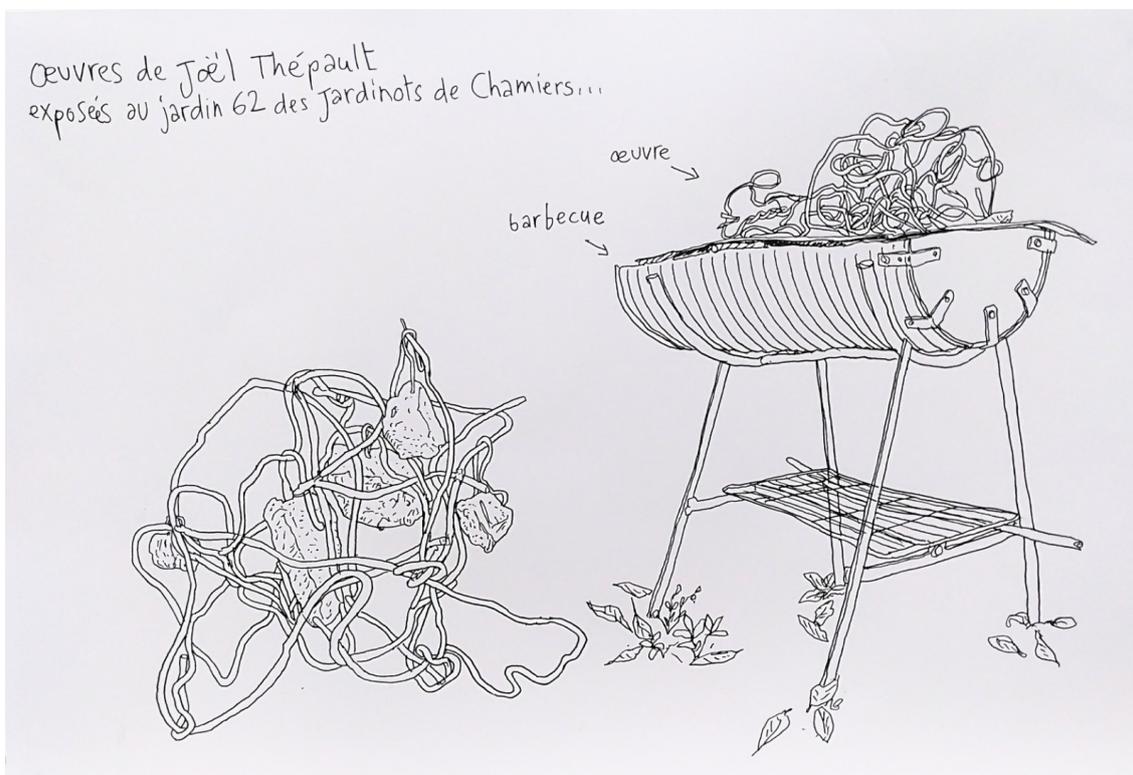
Au début de la vie, les enfants fascinés par l'expérience des trous. Mettre son doigt dedans. Histoire métaphysique d'un néant sensoriel, d'une contradiction. Cela est qui n'est pas. Vent. Dieu. Bien. Vide. un. Absence de gravité, bulle rondeur câline et ô pupille percée pour fendre la lumière.

On suspendra la feuille avec. L'espace confidentiel des trous d'une feuille de cerisier. Qu'un souffle d'air laisse intranquille. Ça danse. Les bambous, les bouquets de

coriandre sèche, l'installation centrale de pics à brochettes piqués dans des morceaux de pommes de terre devenus durs, avec des thermomètres et des têtes de poupées vierges, pas encore fardées. Va savoir. Une carte aussi, réseau du train de pensées, des vols de satellites, des neurones, des structures moléculaires. Juste la découverte, avec des gosses de maternelle, de cet usage des patates en boulons qui s'auto-gènèrent.

Demeure le jardin. S'étendant jusqu'au mur du fond, une fresque peinte l'année dernière par José Correa, Pablo son fils et Baudoin lors d'une performance. Au-dessus près du ciel on lit les lettres de la fin d'une marque, ART. Parfois le verbe n'a pas si tort. Et devant, un immense tipi avec les branches récupérées sur le terrain du préau, que tu as disposées ainsi pour les ranger. Le barbecue est tel que Laurent l'a dessiné ci-après. La chose fléchée « œuvre » est une chaîne que tu fabriquée à partir de morceaux de fer rouillés ramassés à chaque fois que tu traversais l'ancien lit du bâtiment C. L'autre agglomérat que Laurent a dessiné, c'est une autre sculpture avec d'autres bouts pris de même, dont certains ont en pendentif un éclat de béton. Tout ça fait un bruit monstre quand tu les déplaces sur le parquet de la terrasse couverte. Un bruit de baleine des sous-sols, un raclement de passé turbulent pour lequel s'envisage une conciliation.

En vrai tu peux y aller, ça existe en bois et en vert, c'est de l'art qui déborde.







.4.

Pendant trois jours, mardi mercredi jeudi, Joël Isabelle moi, on était au jardin. On préparait la performance du jeudi soir, Joël dans tous les sens, la voix d'Isabelle dans tous les sens et ma frappe à la machine, parfois on discutait, parfois on rigolait, quelquefois les dessinateurs, Albert un jardinier a apporté des fleurs, passaient des voisins dire bonjour. Les midis et les soirs on allait manger chez Marc, qui habite en bas de Chamiers, Isabelle rentrait y dormir, Joël et moi à l'appartement dans la cité, là on causait encore jusque tard dans la nuit. On s'infusait. C'était aussi la semaine où la France connaissait des remous dus à la mort de Nahel, un jeune de quartier tué par la police pour un refus d'obtempérer. Dans le quartier, une carcasse de voiture avait été laissée abandonnée plusieurs semaines plus tôt, ça donnait aussi un peu le ton, à part ça c'était calme, les vieux, les enfants, les familles prenaient le soleil.

Pendant trois jours, j'ai frappé au jardin parmi. Frottant mes yeux à tes gestes, écoutant Isabelle, sa voix dans l'organique. Et frôlant les fantômes, affleurant ce qui peut réjouir, purée, d'être vivant. Pendant trois jours, j'ai pensé : je suis curieuse de toi. Et toi fut chaque chose que le ciel m'a permise de recevoir en moi. Parce qu'il a fait beau, parce que c'était beau. Parce que, comme dit Keats, « une chose de beauté est une joie pour toujours ». Et parce que rien, mains agiles, têtes bien faites, langues de paix. Ô paysan des sphères, picoré ton jardin.

La performance commençait par Isabelle, robe noire, jambes repliées sous ses fesses, la tête coiffée d'un bouquet de coriandre, assise devant un pot en terre rempli de la boue que Joël avait prélevée sur le terrain du bâtiment C, mélangée à de l'eau. Une douce pâte cuivrée dont elle couvrit ses bras jusqu'aux coudes. De là, on a improvisé. Chacun et ensemble.

À un moment, avec lenteur, Joël installa un chemin de gouttières en bambous coupés à moitié dans la longueur, les posant sur des branches en Y. Ça démarrait au fond avec une calebasse percée, l'eau de pluie versée dévalant malicieusement pour finir près des gens, un fin filet grelottant, dans un arrosoir en métal. Isabelle fit sonner la gouttière à coups de baguettes. Souffla plus tard dans un bambou, un chant de gorge allègre. Elle s'était aussi changée en cerf, levant devant son visage une double branche sans écorce qui semblait des bois, des antennes d'insecte géant. À un autre moment, Joël allumait un feu dans le barbecue, plongeant la pointe du bouquet de coriandre, l'agitant bras tendus en arcs de cercle du jour et de la nuit accélérés, le jetant enfin. À un autre moment, il passait avec la faux ailée, ou avec un oiseau large, altier, silencieux, fait de plumes et de bois, accroché au bout d'un fil relié à une canne. Et tant de choses encore. Joël voulait que je porte en collier un de ces thermomètres qui punctuaient ses pièces, signe du temps concret, le langage pris dans le fracas de trop humaine réalité. Comme ça j'ai lu

par-ci par-là des bouts de poésie locale. À la fin, Isabelle glissée dans le tipi, Joël et moi à fleur, ça pouvait être une transe, une parodie de rituel, un truc sacré mais pas barré, seulement des scènes qui démêlaient des peurs, espéraient dans l'immanence, la bricole, la débrouille, les balbutiements et ce qui peut être magique, ma foi, dans le plaisir volé des présences sensibles.



Ou quoi. Forces alliées. Devant des gens qui certes nous connaissent un peu, depuis le temps que des artistes font des trucs étranges dans le coin, mais pas non plus si acquis à l'impro, à l'art pauvre, aux sons de voix hallucinée ni à la poésie. Et alors.

Ça danse. On se cultive mutuellement.

On se frotte à l'hétéroclite, on va gratter dans les contraires, la cité le jardin, les pierres les feuilles, l'eau et le feu les primordiaux, les sourires et la gravité, ça devient une demie-heure. Absolument tout, et trois fois rien. Qui compterait pour les vaches maigres. De l'heureuse mémoire collective, contre ce qu'on juge impossible, avec mille preuves à l'appui. Allons enfants de la prairie. Et voilà ce que j'ai frappé.

ici point de départ
on est déjà dedans le flux des
masses floues et du faux familier
où tu crois que tu colles par
ce que tu connais la surprise battue
sous le tas d'expériences et
les commodités d'un nom
pour chaque chose un geste par
usage et l'émotion qui suit
ce n'est pas ça le truc
on sait qu'on ne sait pas
à chaque chose ouvrir la brèche
d'inconnu à chaque
chose point le cadre éclaboussé le
risque du silence et du
surgissement
discret brut plein et long
à chaque chose point
je suis curieuse de toi et c'est
peut-être ça la rencontre possible
je suis curieuse de toi toute
chose curieuse parce qu'elle est
présente sans
t'avoir attendue présente à sa
vie propre et tout le reste avec
chaque chose point personne bête
plante et caillou chaque ensemble et
détail son ligne mouvement reflux
de masses floues chaque fois tu
recommences la claire curiosité la
nue conversation cette
anti-lassitude et contre-autorité
pour – quoi – s'envisager
discrets bruts pleins et longs

le vertige des vestiges
et l'éclat des éclats
l'animé dans l'inerte et la
matière mobile

c'est drôle
étrange et dérisoire ou
risible et bizarre
c'est
l'évidence cachée puis
rendue à la vue
par la transformation

nous sommes faits de millions
d'années les premiers
éléments se comptent même en
milliards et pourtant nous
n'avons qu'un corps et
quelques muscles pour à peine
un siècle

chemine
entre les âges
gonfle d'ombres passées
sans te faire écraser
coquilles
le minuscule porté par une
horde nous
traversés d'infinis tracés
d'éternuements

soupirs hoquets de glaise
graines poussières de braises
hoquets d'une puissance
toute relative mais
lueurs sédimentées prêtes les
étincelles dans
tendrement les pierres c'est
grave et volatil pendant le
pas d'après

et bon
de la bricole

tout arrive par le corps les os les
tissus mous les muscles et les poils
et le sang les tendons les cellules
nerfs sucs peau dans la mue
permanente

il dit J'apprends avec le corps et
Quand je vois mes muscles
je comprends

c'est le mantra du bricoleur

et plus tard il dira La
pensée pense elle-même les pauvres
créatures

tout passe par la voie de la sensation
dure les yeux le nez la bouche et les
doigts les oreilles et tout qui prend
du temps

compte le bricoleur en journées de
travail parfois c'est des années pour
trouver ce qu'il faut pour un
rebut glané au cas où

au cas où est aussi mantra du
bricoleur de soudaine clairvoyance

tout concourt au moment jusqu'au plan
murmuré comme donné par les choses où
d'un coup tout s'accorde et par lui
s'articule d'élégance dérisoire en
risibles amours

c'est la main qui sourit et juste le
repos les patientes folies

choses
choses senties
choses perçues percées
choses pensées mentales
choses sentimentales
et choses organiques dans les
choses sociales
astrales et politiques symboliques
et banales ô choses
ordinaires ô les choses brutales
choses antipathiques et choses
pathétiques et ô choses tragiques
choses indépassables de
gluante peur choses coups choses
cris les blocs de choses crasses et
choses impossibles d'en
faire quelque chose
et choses choses ose ô
les choses timides humbles choses
l'écume des choses passagères
choses
petites grâces
choses qui sauveraient choses qui
autorisent d'être parmi les choses
une chose espace une chose espace
une autre chose insignifiantes
choses et trésors
pacotilles miettes nouvelles nées
jusqu'aux choses qui tombent
choses dispapparentes braves choses
bancales et choses métamorphiques
et dans les mille choses les
choses désirées les choses
défendues choses de bien commun et
ô choses sublimes tant qu'à
faire quelque chose faire
quelques choses belles

il dit
Des graines de pierre
et des boules comme des œufs il
dit d'un trait des
Réincarnations germinatives

juste
l'image des graines qui
partent au vent

il dit tout en faisant
Les choses sont dans l'air
elles sont toujours là et

Non je suis pas un jardinier
je suis un bricoleur
l'esprit du quartier est en moi
tu ramasses des bouts de métal
rouillés tordus du bâtiment qui n'est plus
qu'un fantôme un par un tu ramasses
qui remontent de terre tu dis
Les choses ne sont pas statiques

tu refais quelque chose avec tous
les morceaux C'est l'histoire
du quartier pas l'histoire du jardin

et que non tu n'es pas un
jardinier tranquille ça veut dire
dans sa bulle tu le vois tu entends
le changement planétaire
et ce qui est stupide et au bas mot
tu dit Y a des problèmes
de relation entre les gens et le
jour où tu n'as plus d'eau

Le bois dehors ça devient triste

ah ça tu dis qu'on ne jure pas
dans un jardin et tu fais comme tu
peux pour qu'enfin ça devienne si
agréable à vivre

des crânes
des semelles
des piques à brochettes entre
lesquels des patates séchées et
des têtes de poupée
du bambou
un tipi pour
ranger les branches
des bouquets de coriandre
du charbon
des pierres des pierres des pierres
des bris de tuiles gallo-romaines
des pierres préhistoriques
des outils et
des plumes
des couvercles de pots de peinture
du fil rouge
de la ficelle bleue
du vert du vert du vert et toutes
les nuances
une hache
des courges
un livre
un autre livre
une pierre de la tournée du facteur
cheval et aussi de la mousse
du béton du bâtiment C
du feu
de l'eau
un arrosoir un ange gardien et de la
boue des bols et des photos trouvées
et tout qui est trouvé
l'émail d'une louche rouillée
l'œuvre du temps muet
une cabane
un jardin
un bout de doigt coupé quand tout
reste à chercher dans la beauté mêlée

je voudrais bien que partout ça
ressemble à ça

qu'on n'ait pas besoin de discours
et qu'on ait les mains généreuses

le monde est si curieux
tu côtoies des bizarreries

je voudrais bien dormir ici mais où
mettre le lit

on prendrait le train du sommeil qui
n'a pas besoin de hangar

on ferait des couvertures en
feuilles d'amarante – là-bas les
tiges rouges

je voudrais bien que partout ça
ressemble à ça ô le fameux sens du
détail

des dentelles densités de la
délicatesse dans du frugal fébrile

des pertes d'angles droits des
courbes papillons du lyrisme technique

le monde franchement le monde on
s'en passerait bien parfois je
voudrais bien juste oublier tout ça
et ne garder que ça ce

genre de truc bizarre avec des gens
curieux

là ça va beaucoup mieux

encore que les moustiques et les
débroussailleuses et ces trucs en
dedans qui font comme des baleines
perdues dans des palmiers

ici tu peux encore à peu près
t'exprimer

en fait
le spectacle est en continu
donc y a pas de spectacle
que des verbes d'action qui
conjuguent des sujets
qui font des relations qui font
des émotions qui
meuvent et qui motivent
encore des relations qui n'ont
jamais d'objet les
objets aussi sont sujets

absolument tout ce qui est ici
excède son image et possède une
histoire
à la fin repoussée
replongé dans le cycle sans
début ni fin ça revient autrement
ça fait d'autres sujets et
d'autres émotions c'est
la mort arrondie

vu qu'on a bien saisi que rien
n'est éternel et que tout s'use
atrocement sauf que
le temps polit et chaque seconde
ça joue et qu'on
aime les histoires

de lenteur fragile

et moins le verbe être que l'autre
devenir de toute façon ça change
et ça plus c'est subtil plus
c'est spectaculaire
ou pas
je ne sais pas

le goût des survivances



Retour à la cité. Chaque fois le coup est rude. C'est quand même la galère. Ils croient que ça va tout changer de refaire le bâti, ça ressemble plutôt à un plan de désolation humaine. Alors, comme avec compassion, on dit « précaires et vulnérables », les habitants. Mais il y a un fichu problème à en parler comme ça. Angle du manque, de la faiblesse, de la soumission, reproche émergeant de victimisation. Deux semaines plus tard, tu écoutes les cours enregistrés de Didier Fassin au Collège de France, à propos des enjeux politiques et des questions morales concernant les frontières et les migrants, ou exilés, ou réfugiés, les mots sont affectés. Et Fassin relève le problème. Son analyse, on peut la transposer ici. Il trouve que qualifier ces réfugiés de précaires et vulnérables, ça ne tient pas compte des systèmes de domination qui sont la cause de ces effets, que ça invisibilise les lois et les pratiques des décideurs, élus policiers préfets, juste odieuses et indigestes. Ça ne dit surtout pas la persistance et la puissance de la lutte pour en échapper, la complexité psychologique, la capacité à agir, l'inventivité. Les gros mots de Fassin sont agentivité et subjectivité, en tant qu'alternatives, façons de remettre en perspective et sur pieds dans la dignité, le courage et la vérité.

Toi tu penses encore à une autre chose. Au jeu des valeurs globales : pourquoi pauvre est-il un problème ? Si ce n'est pas en fait et à peu près l'unique solution, ce qu'on renomme plus noblement, plus socialement correct, décroissance, sobriété, frugalité, équilibre. Là, comme d'habitude, tu as envie de jurer, mais qu'on ne jure pas, ni dans un jardin ni ailleurs. Le mépris, cette étroitesse du cœur, est comme la bêtise, cette étroitesse d'esprit. Reste le moindre généreux.

Yan, par exemple. Ce Yan qui traîne devant le SPAR à boire des bières, mauvaise description. Avec lui, le mercredi, tu vas pour un tour du quartier. Yan connaît tout le monde, il a grandi ici, il a bougé un peu beaucoup, il a bossé, il est revenu là. On salue Khadra, qui malgré sa petite forme ne cesse de faire des gâteaux, salades, crêpes, du lien, de la vigilance, une langue qui ne s'arrête pas. Du conseil citoyen, dans la pièce de théâtre, dans tous les comités et de toutes les manifs, qu'on reste pas tout crus à se faire dévorer. On salue Martine et son chien sur un banc, sur l'autre Khalid, jeune homme d'ici aussi, aussi gardien de bonne entente, dans son genre. On monte jusqu'à l'avenue, on salue Benji qui médite au carrefour, ô Benji ce doux vagabond avec ses fulgurances. On redescend vers les boulistes planqués près des garages derrière le bâtiment A, Cédric toujours à donner le coup de main, Christian le frère de Bernard, sa collection de jouets camions de pompiers qui ont encore une pièce à eux dans leur nouveau logement. On croise Hassan, ancien joueur de foot professionnel à la calligraphie qui force le respect. On croise un autre Hassan au jardin marocain, en train de faire du thé à la menthe avec un compagnon et ses filles, une sorte d'Aïd à la belle. Et puis on traverse le terrain du

bâtiment C, le jardin du préau, on arrive aux autres garages qui sont en bordure de la cité, poser un panneau qu'on a pris en route et qu'on laisse sur la table de l'asso qui s'occupe de je-ne-sais-quoi, tu ne suis pas tout mais tu sais que Yan, il a le profil de ceux qu'on devrait reconnaître comme des apaiseurs publics. Le métier de veilleur, non pas de surveillant, le pas-à-pas journalier qui s'immisce entre celles-là, les frontières invisibles, où chacun demeure dans son camp. Yan temporise. Et quand tu lui prêtes un appareil photo, il te fait pas loin de deux cents portraits des gens du coin sur fond de porte rouge, la porte du SPAR. Et le SPAR qui n'est pas content parce que ça traîne devant à boire des canettes. Ils ont fermé tous les espaces de rencontres possibles, les lieux gratos et conviviaux, et on en est encore à trouver que franchement, ça fait zone à la supérette.

Ce qu'il voudrait pour ses photos, Yan, c'est les imprimer sur des tee-shirts, on s'habillerait avec des gueules, pas des stars inaccessibles, des pépites directes. À nous-mêmes on s'apporterait la reconnaissance que paraît-il chacun désire, dit-on, du manque de laquelle chacun souffre. Ou alors les tirer sur des faux billets de banque. Une sorte de monnaie locale, au sens propre. Nous sommes l'argent, gardez donc le vôtre, on s'en contrefiche. Quel joueur, ce Yan. Et rouge, et vert. La sociale et par son grand-père, le soin et l'attention aux plantes, aux fleurs, aux arbres et aux oiseaux. À sa chienne à trois pattes. Ça n'empêche les ennuis, les excès, les douleurs, ça n'empêche la beauté des aimables photos.

Et je ne dis pas tout, juste cette semaine-là. Tenter encore. Tu frappes à la table du barbecue le lundi soir, en face du groupe des mahorais bien mis sous l'épinette bleue avec leurs voitures, un canapé, une table, une chaise qui tourne. Exceptionnellement, l'un d'eux avait parcouru les quelques mètres jusqu'à toi, te demander ce que tu fais, un bonjour un bonsoir. Maintenant tu les écris. Et après tu t'en viens les voir, tu leur parles du festival et tu leur donnes ton poème. Au cas où est aussi ton mantra.

Le vendredi tu fais pareil, tu repasses voir l'autre Hassan qui est encore au jardin marocain, cette fois avec Khalid et Soufiane, tu les invites à passer au cockpit, ça répond poliment, rien n'est jamais acquis, Aragon. *Rien n'est jamais acquis / à l'homme ni sa force / ni sa faiblesse ni son cœur / et quand il croit ouvrir ses bras / son ombre est celle d'une croix...*

Et tu t'en vas. Tant pis et quoi. Il faut y croire par-dessus tout. C'est déjà ça de pris. Genre de pensées de conviction qui tue les doutes histoire d'oser encore. Et puis soudain de loin, Hassan te demande si tu veux un thé à la menthe. Volontiers. Alors tu frappes un poème pour lui, le temps que Soufiane t'apporte la tasse, merci, tu termines, le frappes une seconde fois, une pour le mur du cockpit et une pour Hassan, en partant. Tu l'entendras dire à Khalid Eh bien ce soir, j'ai même eu droit à un poème. Au cas où est un mantra qui parie dans la durée. C'est surtout moi qui ai eu droit à un thé à l'allant.

vendredi 30 juin 2023

parfois le temps
c'est un temps fouetté par le vent
par un vent qui change d'avis
un vent vif avec des bruits d'ondes
un vent qui rend le vent marin
et duquel tu t'abrites au
jardin marocain

un temps qui sous le vent
passe encore lentement un temps
qu'on peut encore prendre
comme un vieux vent un
vent quoique puissant un vent qu'on
peut pourtant prendre comme un ami
au jardin trois amis vous
êtes là assis vous vous donnez
le temps

vous partagez le
temps calme et profondément ce que
vous racontez les arbres
aussi l'entendent et la terre
sous vos pieds et la terre et les
arbres eux qui savent le temps long
le partagent avec vous le
vent qui va partout

tous trois je vous salue hassan
te remercie pour le thé à la menthe
au vent d'un temps précieux qui
sait combien est rare la
gratuite attention

Le vendredi soir, après le concert de Marc et Frédéric, on a prolongé par un buffet devant le cockpit. Il y a toujours les habituels, les fidèles et puis d'autres qu'on croise pour la première fois. Une centaine de personnes, c'est déjà quelque chose. Un DJ-set prévu en partenariat avec le Sans Réserve, salle de musique de Périgueux, offre un peu de son pour l'ambiance, alors ça danse timidement, des épaules, des nuques, des talons, Khadra fait quelques pas, Louise et Isabelle et un jeune qu'on n'a jamais vu, William, qui se met à rapper en regardant les filles. Lunettes noires en miroir bleu, les yeux interdits. L'ivresse qui monte au point depuis lequel tu souhaites que ça n'aille pas dégénérer. Ce qui peut devenir pénible demeure bon enfant. Et dans les paroles de son *flow*, dans le désordre du trop-plein, cette arrogante fébrilité de se donner en spectacle, tu saisis une miette. Une perle : révolution africaine.

Ça suffit parce que oui, c'est bien ce qu'il faudrait. Les viscères sublimant la vengeance en accords de rythmes et d'harmoniques en libre expression. Les viscères sublimées très sensuellement. Salives partagées. Manger, manger ensemble, on sait que c'est cela, le moindre généreux.

Et alors le samedi en clôture, après tout avant la plage d'été et les vacances qui ne sont pas encore pour tous, après les mille paillettes aussi vite englouties, à l'école, au jardin, au nouveau lieu d'expo, dessins concerts bouquins journaux et performances, poésie de terrain, cabane achalandée, choses sentimentales, bricolage et débrouille et blabla emportés par le vent, graines de pierre, après tout ce qu'on peut, après tout ce qu'ils peuvent, théâtre et comités, et pendant que la France brûle et juge et bafouille, qu'on a des morts tragiques, des sorties de prison, des jobs fastidieux et des longues maladies, des rumeurs épuisantes et des peines profondes et des matins fragiles qui n'effacent pas grand-chose et qu'on sent l'impuissance plus victorieuse qu'un songe, pendant qu'on en est là dans le XXI^e pas sortis de la boue, voilà que le samedi en fin d'après-midi, barbecue de Saïd.

Ô Saïd. La crème de la crème, la palme des apaiseurs publics. Pour un résumé des épisodes précédents : Saïd avait une échoppe dans le quartier, au rez-de-chaussée du bâtiment A, l'Épicerie gourmande, haut lieu de rencontres spontanées et éclectiques. Hanane, sa femme, y préparait pâtisseries marocaines, tajines et couscous, et tenait le commerce quand Saïd était sur les chantiers. Puis il enchaînait le soir jusqu'à la fermeture, son sourire à toutes épreuves, le recadrage jovial. L'épicerie a fermé en décembre 2020, ils lui ont fait miroiter des solutions de rechange, mais rien. Il a donc rouvert un restaurant-snack devant la gare de Périgueux, la Halte gourmande, qui faisait aussi traiteur. Il y a quelques mois, il a pourtant dû fermer à nouveau, pour des raisons à la fois financières et d'hostile proximité. Maintenant il ne fait plus que des chantiers et des travaux à droite à gauche. Ça n'empêche d'être fatigué. Il manque au quartier. Régulièrement il passe et aide autant qu'il le peut. Régulièrement aussi, ces dernières années, c'est lui qui assure quand la compagnie a besoin de lui pour divers événements.

En l'occurrence ce samedi, il avait donc prévu deux barbecues, du monde derrière pour le service, du pain à fond, des saucisses halal et autres bouts de viande et même un pavé de saumon pour la végétarienne. De toute façon ça marche. Enfin. Les types et les classes, les genres, les nations et tous les gros mots ne seront jamais les derniers. Saïd est le trait d'union, l'argument crucial, la raison de se joindre. Chacun a son prénom et sa pleine existence. Ça fait qu'on n'a plus qu'à savourer, pimenter aux plaisanteries, glaner dans les dessins. Et on conjurera pour autant qu'on construit.



À la fin de la soirée, l'imprévu qui fait boucle. Tu en souris encore. L'art des pauvres, l'art précaire, juste une façon d'oser mettre en lien les moyens du bord. Une femme est venue avec deux sculpteurs du Zimbabwe. C'est une amie de Marc qui tient une galerie à Périgueux et qui va exposer leur travail durant l'été. On discute avec des émotions. Elle m'apprend notamment que dans la langue du Zimbabwe, le nom de ce pays signifie littéralement « maison de pierres ». Tu pressens un clin d'œil à la cabane du jardin 62. Alors tu proposes à Joël de leur faire visiter son expo en dernière minute, après n'est pas possible, il faut être grenouille, rebondir maintenant. Et comme ça dans

l'indifférence de la nuit, dans son silence loin des fureurs des actualités, nous allons lentement plonger dans les fantômes, fragments recomposés, corps sensibles de matière jugée inerte, pourtant remplie d'histoires. La profusion des simples. Ce même endroit dont Joël disait lundi qu'il était un jardin nocturne, à cause des fleurs des ipomées qui ne s'ouvrent qu'à la lune. Être là, la voix de Joël racontant les chemins que fait sa tête avec les choses, et celle de la femme traduisant en anglais pour les deux africains, voir s'agencer des mondes, voir le flux de masses floues, leurs ombres flirtant sur les murs à la lumière des téléphones, voir l'évidence d'attentions minimales et précieuses, des points communs parmi des points qui trop souvent séparent, arrêtent et évaluent, la douceur de la traduction, les mots amis. Devenir ipomées plutôt que fauves aux dents pointues.

Au bout tout ce que nous voulons des bouts qui traînent à l'aube. De la bricole, de la débrouille et rien qu'un peu d'humanité. Tu finis par penser à ce machin de Beuys, qui transforme l'acide, pour ne pas dire l'amer le dur le pourrissable, en illuminations.

